

Karim Chammas se pencha et saisit sa valise dans le coffre du taxi, une Mercedes noire qui l'avait emmené à l'aéroport pour prendre l'avion et rentrer à Montpellier. Il était cinq heures et demie du matin, l'aube de Beyrouth se teintait d'obscurité et de poussière. La veille, il avait

ÉLIAS KHOURY

Sinalcol

Le miroir brisé

roman traduit de l'arabe (Liban) par Rania Samara

plu, l'hiver s'était installé, porté par le bruit du tonnerre qui se confondait avec les bombardements sporadiques sur la ville. Il n'avait pas réussi à dormir, il était resté affalé sur le canapé du salon, bâillant, attendant l'aube [...].

ACTES SUD/Sindbad

Extrait de la publication

“MONDES ARABES”
série dirigée par Michel Parfenov

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Karim Chammas a passé dix ans à Montpellier, où il a fait ses études de médecine avant de se marier avec une Française et de s'installer comme dermatologue. Il avait juré de ne plus remettre les pieds au Liban mais il se décide finalement à accepter la proposition de son frère, Nassim, de prendre la direction de l'hôpital que ce dernier projette de construire. Six mois plus tard, ravagé par sa nouvelle expérience libanaise, il n'a d'autre choix que de revenir en France. Il a appris tant de choses sur l'histoire de sa famille, le projet d'hôpital est tombé à l'eau, ses deux aventures amoureuses ont tourné court et, surtout, il a vu ses anciens camarades de la gauche laïque se complaire dans leurs habits tout neufs d'islamistes obtus...

Roman ample, foisonnant d'histoires et de personnages, entremêlant à dessein les temps et les lieux, *Sinalcol* restitue l'histoire du Liban et des Libanais depuis le début des années 1950. À travers les deux frères quasiment jumeaux, qui se ressemblent physiquement au point de pouvoir jouer l'un le rôle de l'autre, mais qui sont tellement dissemblables par leurs sensibilités politique et sociale qu'ils ne parviennent même pas à se parler, Élias Khoury explore en profondeur les racines d'une guerre endémique qui n'en finit pas de finir.

ÉLIAS KHOURY

Né à Beyrouth en 1948, Élias Khoury est considéré comme l'un des meilleurs écrivains arabes de sa génération. Auteur d'une dizaine de romans, il a reçu le plus grand prix littéraire palestinien pour La Porte du soleil, traduit dans plusieurs langues et adapté au cinéma par Yousry Nasrallah en 2004.

DU MÊME AUTEUR

LA PETITE MONTAGNE, Arléa, 1987 ; Babel n° 974.

UN PARFUM DE PARADIS, Arléa, 1992 ; Babel n° 834.

LE PETIT HOMME ET LA GUERRE, Arléa, 1995 ; Babel n° 639.

LA MÉDITERRANÉE LIBANAISE (VOL. 4), avec Ahmad Beydoun, Maisonneuve et Larose, 2000.

LA PORTE DU SOLEIL, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 586.

YALO, Actes Sud, 2004 ; Babel n°1205.

COMME SI ELLE DORMAIT, Actes Sud, 2007.

LE COFFRE DES SECRETS, Actes Sud, 2009.

Sindbad

est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :

Sinâlkûl

Éditeur original :

Dâr al-Âdâb, Beyrouth

© Élias Khoury, 2011

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01679-1

ÉLIAS KHOURY

Sinalcol

Le miroir brisé

roman traduit de l'arabe (Liban)
par Rania Samara

ACTES SUD/Sindbad
L'ORIENT DES LIVRES

*Nous avons été séparés par un seul départ
la mort nous a rejoints, départ après le départ.*

AL-MUTANABBÎ

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Les événements et les personnages dans ce roman sont imaginaires. Toute ressemblance avec des personnages ou des événements réels ne serait que purement fortuite.

Karim Chammas se pencha et saisit sa valise dans le coffre du taxi, une Mercedes noire qui l'avait emmené à l'aéroport pour prendre l'avion et rentrer à Montpellier. Il était cinq heures et demie du matin, l'aube de Beyrouth se teintait d'obscurité et de poussière.

La veille, il avait plu, l'hiver s'était installé, porté par le bruit du tonnerre qui se confondait avec les bombardements sporadiques sur la ville. Il n'avait pas réussi à dormir, il était resté affalé sur le canapé du salon, bâillant, attendant l'aube, bercé par les coups de tonnerre et le martèlement de la pluie.

Karim avait célébré seul son quarantième anniversaire, Ghazalé avait disparu, emportant son histoire, Mona était partie à la recherche de son avenir au Canada et il était demeuré seul dans sa maison de Beyrouth. Bernadette l'avait appelé deux jours auparavant et lui avait demandé de rentrer avant le 4 janvier pour célébrer en famille son entrée dans la cinquième décennie de sa vie. Il lui avait répondu ne pas avoir trouvé de place en avion avant le surlendemain matin. Sa femme avait marmonné quelque chose, prétendu qu'elle le croyait, avant de raccrocher.

Assis tout seul, il décida de recomposer son histoire. Il se versa un verre de whisky, posa devant lui une coupelle d'amandes grillées et salées et se laissa envelopper par la pénombre. Le

courant était coupé, la flamme de la bougie vacillait et transformait les objets en fantômes dansant sur les murs. Il sirota son whisky sans glaçons et sentit son estomac brûler.

Sa vie était devenue un miroir brisé. Il avait beaucoup menti et on lui avait beaucoup menti, mais son retour à Beyrouth et son adhésion au projet de son frère de construire un hôpital fut l'erreur qui désagrégea toute son histoire, au point de ne plus pouvoir reconstituer le miroir.

Il sirotait son whisky et attendait. Il était certain qu'elle allait l'appeler, mais le téléphone demeura silencieux. Il pensait à *elle*, mais se demandait à qui ce pronom se rapportait. Attendait-il encore Ghazalé après tout ce qui était arrivé? Ou était-ce Mona, qui, couchée à ses côtés, les yeux fermés, lui racontait son histoire d'amour avec l'Italien? Il revoyait Hind aussi qui, dissimulant sa pudeur derrière ses yeux gris et ses traits allongés par la tristesse, lui rappelait un amour étouffé par la peur et transformé en secret de famille.

Plongé dans les bruits de la ville qui sombrait, il se voyait au bord d'un précipice et avait l'impression que toute chose glissait dans un gouffre sans fond. Les mots de son frère Nassim se dessinaient devant ses yeux, le pétrolier avait brûlé en pleine mer, il avait perdu d'un coup toute sa fortune et le projet de l'hôpital ne se ferait plus, car il était obligé de vendre le terrain et la maison pour régler une partie de ses dettes. Karim n'avait pas attendu les nouvelles du pétrolier pour comprendre que le projet s'était effondré et qu'il devait repartir en France avec sa déception et son échec. Ghazalé lui avait expliqué qu'à Beyrouth tout était fragile et éphémère, comme ce qui se racontait sur le décès de son père, Nasri, et que le projet de son frère n'était qu'illusion.

Il attendait, sans bien savoir ce qu'il attendait. Lorsque l'amour devient l'attente de l'amour, l'être humain ne sait

plus interpréter ses sentiments. Que signifiait cette fâcheuse affaire dans laquelle il s'était embarqué? Non, il ne s'agissait pas de ce qu'on appelle communément un adultère, Karim n'avait jamais senti qu'il trompait sa femme. Il avait eu des liaisons passagères avec des infirmières et des patientes françaises ou marocaines, mais jamais il n'avait eu le sentiment de trahir sa femme, peut-être parce qu'il ne l'avait jamais vraiment aimée, ou bien justement parce qu'il l'avait aimée, il n'en savait rien. À Beyrouth, il n'avait cessé d'éprouver le sentiment d'être trahi. Ghazalé l'avait trompé avec le jeune milicien au nom étrange, Mona l'avait trompé avec son mari, l'architecte qui avait décidé d'émigrer au Canada, et Hind l'avait trompé avec ses souvenirs.

Assis dans le noir, il reconstruisait son histoire lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Il souleva le combiné et entendit la voix de sa femme, lointaine et profonde. Elle le sortit de ses attentes chimériques, il s'écria : "Allô... Allô..." et la ligne fut soudain interrompue.

Il avait faim. Il se dirigea vers le frigo à la lueur de son briquet, l'ouvrit puis le referma. L'odeur des pommes pourries envahit ses narines. Tout pourrissait dans cette ville que l'électricité alimentait trois heures par jour seulement.

Tout au long de son séjour en France, il avait rêvé des pommes du Liban. Il confondait leur parfum avec l'arôme du café et se grisait des souvenirs de son enfance.

Karim n'avait compris ce qu'était l'odeur de l'enfance qu'en séjournant à l'étranger. Il revoyait son père ouvrir la main, y poser une cuillerée de café avec une demi-cuillerée de sucre, les mélanger et se mettre à lécher avec délectation cette mixture bizarre. Il fermait les yeux avec extase devant ce "café dans la paume", comme il l'appelait, puis allait prendre deux pommes rouges dans le frigo et les donnait à ses deux fils tout en récitant un vers du poète abbasside Abû Nuwâs

qui faisait l'éloge du parfum des pommes du Liban auquel seul l'arôme du bon vin pouvait être comparé :

*Coupé d'eau claire, le vin exquis
Fleure les pommes du Liban.*

Le parfum des pommes se mêlait à l'arôme du café dans la main du pharmacien, qui exigeait que chaque jour ses fils mangent une pomme à cinq heures de l'après-midi, car les pommes du Liban valaient mieux que tous les remèdes. Les garçons croquaient leurs pommes en regardant leur père se poulécher les lèvres et annoncer qu'il était l'heure pour lui d'aller au café.

Là-bas, dans cette lointaine ville française, Karim avait souffert de l'absence de cette odeur. Il en avait parlé à Bernadette, mais sans parvenir à la décrire. Comment raconter une odeur à quelqu'un qui ne l'a jamais respirée ? Karim avait constaté qu'il ne pouvait pas transmettre par les mots ses souvenirs et la nostalgie qui le dévorait. Il s'était aperçu que l'acte d'amour n'était que la traduction de la parole et que, lorsque la parole se tarissait, l'amour aussi prenait fin.

L'amoureux ressemble au traducteur, il passe de l'expression des mots à celle du corps comme s'il traduisait un récit. C'était ça, son histoire avec Ghazalé. Lorsqu'il avait senti les lances de la séduction s'enfoncer dans son dos, sa langue s'était déliée et il s'était mis à raconter. Il lui raconta ses années d'étude en France, et comment il buvait du vin comme si c'était de l'eau. Il parla des innombrables sortes de fromages et quand elle lui dit qu'elle aimait la "viande blanche" – comme on appelait le fromage dans son village –, il lui répondit qu'il préférerait sa chair brune. Elle l'embrassa sur la bouche avant de s'échapper vers la cuisine.

Il prit dans le frigo une pomme qui sentait le pourri, eut un haut-le-cœur et la jeta à la poubelle. Il resta planté au milieu de la cuisine, ne sachant que faire. L'obscurité tremblotait autour de la faible lueur du briquet qui brûlait ses doigts. Karim avait faim. Il rebroussa chemin au salon, avala une gorgée de whisky et décida de cesser d'attendre.

Il n'attendait pas un appel de Ghazalé, sa passion pour elle s'était dissipée quand il avait commencé à avoir peur de son mari. Il attendait Mona, tout en sachant qu'elle ne l'appellerait pas. Il n'avait jamais dit à Ghazalé qu'il l'aimait et quand il se tortillait entre ses bras, il n'y voyait qu'une relation sexuelle passagère.

Mona était entrée dans sa vie sans crier gare. Il l'avait rencontrée avec son époux, l'architecte Ahmad Daguiz, chez son frère Nassim. C'était là qu'il avait examiné pour la première fois les plans de l'hôpital. Il avait prêté l'oreille aux projets de reconstruction de Beyrouth et entendu l'étrange histoire des origines franques de la famille tripolitaine. Il avait avoué à Mona qu'elle l'avait ensorcelé. Dans un rire cristallin, elle avait répliqué qu'elle ne voulait pas entendre des mots d'amour banals qui l'ennuyaient beaucoup. Pourtant, Karim n'avait cessé de parler d'amour avec Mona, tout en sachant au fond de lui-même qu'il était amoureux de Ghazalé. Il se soignait de son amour pour Ghazalé avec Mona et se soignait du silence de Hind avec le tumulte de Ghazalé.

Karim était incapable de dire comment cette liaison à trois s'était instaurée au milieu de la poussière de Beyrouth, ni comment son cœur avait pu résister à cette tornade sentimentale au milieu des orages de la guerre civile, mais il était là, solitaire, avec un verre de whisky pour seul compagnon, dans l'attente d'un appel téléphonique qui ne viendrait pas.

Pourquoi était-il revenu à Beyrouth? La fièvre du retour l'avait frappé à la minute où son frère l'avait appelé pour lui

parler du projet de l'hôpital. Mais comment avait-il pu en un clin d'œil renouer avec ce qui s'était rompu dans sa vie dix ans auparavant? Bernadette était sidérée : "Crois-tu vraiment que j'irai vivre avec les deux filles dans l'enfer libanais? Tu as perdu la tête? Ou alors tu cherches à nous larguer pour te marier avec une Libanaise que tu pourras traiter comme une esclave et qui te donnera un garçon? Moi, c'est fini! Plus de gosses. Mon corps s'est avachi. Regarde les vergetures sur mon ventre. Et toi, comme tous les Orientaux, tu es jaloux de ton frère parce qu'il a trois garçons et que tu attends toujours le prince héritier."

Bernadette avait tort, Karim n'était pas venu à Beyrouth avec un projet précis, mais parce que sa nostalgie de Beyrouth lui interdisait de réfléchir et de prendre la décision sensée qu'attendait sa femme.

"Qu'est-ce qu'une décision sensée? lui avait-il dit. Il n'y a rien de tel quand il s'agit de l'âme humaine." Il avait ajouté que son âme lui faisait mal, que les maux de l'âme étaient les plus douloureux. Elle avait répondu qu'elle ne le comprenait plus, puis avait fondu en larmes.

Il avait dit un jour à Bernadette qu'il ne pouvait supporter ses larmes qui lui rappelaient sa mère, décédée quand il avait cinq ans. Il ne se rappelait rien d'autre de sa mère que ses larmes qui coulaient et se répandaient sur son petit minois au teint clair. Lorsqu'on l'avait emmené avec son frère dormir chez les voisins la nuit du décès de sa mère, il avait rêvé des larmes, avait vu sa mère pleurer et se noyer dans ses larmes. L'eau montait, montait, au point d'engloutir le lit, le mobilier et toute la chambre.

Ce cauchemar avait hanté ses nuits en France, alors qu'il se trouvait à Lyon, en visite chez les parents de sa femme. Il s'était senti étranger et solitaire. Il avait dit à Bernadette que ses parents le traitaient comme un lépreux, qu'ils étaient racistes. Elle avait éclaté de rire et dit que ses parents étaient

ainsi, que ce qu'il prenait pour du racisme n'était que la distance qu'ils mettaient même avec leurs enfants, qu'il devait se défaire de son imagination orientale débordante pour s'intégrer dans sa nouvelle patrie et sa nouvelle vie.

Cette nuit-là, le cauchemar des larmes était revenu lui infliger cette sensation de solitude mortelle. Il s'était approché de sa femme endormie à côté de lui pour la prendre dans ses bras, mais elle s'était éloignée d'un mouvement involontaire. Il s'était levé pour aller pour boire de l'eau à la cuisine, mais n'avait pas trouvé son chemin dans le noir. Lorsqu'il avait fermé les yeux pour se rendormir, il avait vu ceux de sa mère baignés de larmes. Le lendemain, il avait dit à Bernadette qu'il voulait rentrer à Montpellier. Il était parti en emportant le rêve des larmes, ne sachant pas pourquoi sa mère s'était soudain réveillée au fond de lui, ni comment les morts se réveillaient au creux des vivants, ni ce que signifiait le fait de porter les morts dans notre cœur, de faire partie d'une vie que nous n'avons pas vécue.

Il n'avait jamais raconté son histoire à Bernadette. Au début, pendant cette période que les poètes appellent "les prémices de l'amour", il était volubile et conciliant, lui traduisait en français l'expression arabe *'alâ râsî* (sur ma tête) et se délectait de ses éclats de rire. Et puis, soudain, le silence s'était installé. Non, ce n'était pas un silence soudain. Il était venu en rampant pour s'emparer de l'espace de sa relation avec la femme blonde rencontrée au tex-mex, pour qui il avait eu un véritable coup de foudre. Il avait senti que la parole le trahissait, qu'il était incapable de s'établir dans la langue française. Comme disait son père, la parole était une aire de repos pour l'être humain. Assis avec ses deux enfants à la table du dîner, il leur disait : "Divertissez-moi." Les deux frères devaient raconter leurs histoires d'école, tandis que le père se délectait de leurs paroles.

Il ne pouvait pas dire à Bernadette : “Divertis-moi!” et ne pouvait pas non plus agencer ses mots en expressions correctes afin de respecter l’oreille de sa femme, qui détestait entendre des gros mots en français ou en arabe. Ainsi, il avait glissé dans le silence et le spectre de l’adultère avait fait son apparition dans sa vie.

Il ne lui était jamais venu à l’esprit que Bernadette pouvait le tromper et il ne savait pas d’où lui était venue cette certitude qui s’était d’ailleurs rapidement dissipée. Si tu n’es pas jaloux, cela signifie que l’amour est mort, et il n’avait pas été jaloux quand Bernadette lui avait raconté son aventure avec un médecin suisse de passage à Montpellier. Il s’était contenté de sourire. Folle de rage, elle lui avait avoué, avant de fondre en larmes, qu’elle mentait pour le rendre jaloux, parce qu’elle savait qu’il la trompait de son côté et qu’il ne l’aimait plus. Ne supportant pas ses sanglots, il s’était assis à côté d’elle, lui avait dit qu’il l’aimait et avait été sur le point de lui raconter le songe des larmes. Mais il s’était retenu. Il sentait l’apathie ramper autour de lui et entendait la voix du silence.

En revanche, il parlait beaucoup avec Ghazalé, et avec Mona, il se délectait de leurs bavardages. Il ignorait comment la parole jaillissait de lui à Beyrouth, comme si un puits s’était ouvert et que les choses s’étaient éclaircies. Depuis son arrivée à Beyrouth, ses yeux s’étaient ouverts. Il avait dit à Mona que désormais il voyait, et que le monde là-bas était noyé dans la brume. Par ailleurs, toute la magie de Beyrouth était nichée dans la douceur de la peau de Ghazalé. Qui aurait pu croire qu’une domestique, venue de son village lointain et vivant au camp de Mar Élias, au milieu de la pauvreté, de la mendicité et de la démence, révélerait une peau plus douce et plus soyeuse que toutes les femmes qu’il soignait? “Le secret, c’est l’amour, lui avait-il dit, l’amour qui affine le corps, purifie la peau, emporte l’âme vers les

vagues du ciel.” Elle avait ri. Plus tard, lorsqu’il découvrit la duperie, il ne ressentit aucune épine dans sa gorge, comme les hommes trompés, mais eut la sensation que la peur ne pesait plus sur sa poitrine. La peur était une humiliation et, en s’effaçant, elle avait permis à l’histoire d’arriver jusque-là. Il habitait désormais au bord des larmes.

Karim n’avait pas compris pourquoi il pensait au verbe être au passé, alors qu’il était à bord du Boeing 707 quittant l’aéroport d’Orly pour celui de Beyrouth. Il imaginait la ville qu’il avait quittée dix ans plus tôt et la voyait comme un passé irrécupérable. Et pourtant, il y revenait. Il n’avait pas utilisé le verbe revenir pour informer sa femme de sa décision ; il lui avait dit qu’il partait à Beyrouth pour construire un hôpital. Mais il savait bien qu’il revenait vers un lieu qui n’existait plus. Il fermait les paupières et voyait la phrase écrite devant lui : “Il était une fois Beyrouth.”

Dans l’avion, quand il avait ouvert les yeux, il avait cru voir sa femme en train de lui secouer l’épaule, pour le réveiller. L’hôtesse ressemblait à Bernadette, elle était d’une blancheur extrême, avait les mêmes petits yeux. L’avion était sur le point d’atterrir et elle lui demandait de redresser son siège et d’attacher sa ceinture.

Quand son frère l’avait embrassé à l’aéroport, il avait senti l’odeur du thym dans un frisson de nostalgie. Il retrouvait en Nassim le reflet qui l’avait longtemps poursuivi, sa propre image qu’il ne voulait plus voir. Le lendemain de leur première rencontre, Bernadette lui avait dit qu’elle sentait sur lui une odeur de thym, et il avait répondu qu’il n’avait pas mangé de thym depuis très longtemps. Elle avait répliqué en riant : “Tu es libanais et ça, c’est l’odeur des Libanais.” Il avait essayé de lui expliquer que l’odeur du Liban, c’était les pommes. “Quelles pommes ? C’est du thym, tu connais le mot ? J’aime beaucoup le thym.”

Deux hommes dans la quarantaine, qui sentent le thym et ne pleurent pas... Ils cherchaient leurs mots et ne trouvaient que banalités pour meubler le silence. Ils étaient montés dans la Volvo noire, Nassim avait mis le contact et la voix de Fayrouz avait retenti : *“Je t’aime en été, je t’aime en hiver.”* Se tournant vers son frère, Nassim lui dit qu’il avait acheté la cassette à son intention. “Tu l’aimes toujours?” Et sans attendre la réponse, il poursuivit : “Je ne l’aime plus, moi. C’est comme le Liban où tout le monde prétend t’aimer, ce qui veut dire que personne ne t’aime. Nous aimons tous le Liban mais personne ne l’aime vraiment. C’est comme la guerre, personne ne l’aime et néanmoins nous la faisons tous. C’est comme ton père, Dieu ait son âme...”

— Ne parle pas comme ça de notre père, dit Karim.

— Qu’est-ce que t’en sais, toi.

— Qu’est-ce que je ne sais pas? Je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre.”

Quel étrange accueil! Son frère l’avait-il fait venir au Liban pour l’humilier et régler ses comptes avec lui? Karim avait cru l’affaire réglée quand Nassim s’était marié avec Hind. Il aurait voulu dire à son frère au téléphone qu’il avait gagné en fin de compte, mais les mots s’étaient étranglés dans sa gorge. Karim n’avait aucune envie de rouvrir les vieux dossiers, mais pourquoi était-il donc venu alors?

Comment Hind allait-elle prendre son retour? “Le chien a réussi à nous acheter! avait-il dit à Hind.

— Il n’a pu acheter que parce que tu as vendu”, avait-elle expliqué.

Le soleil de juillet brûlait l’asphalte de la ville. Karim étouffait, il ne demanda pas à son frère où il l’emmenait, certain d’être en route vers la maison de son père qu’il avait quittée à vingt-cinq ans. Mais la voiture passa devant la pharmacie en bas de leur immeuble sans s’arrêter.

“Hind nous attend. Elle nous a préparé un verre d’arak et quelques mezzés.

— Je suis fatigué. Conduis-moi à la maison, nous dînons ensemble demain.

— Ta belle-mère t’a préparé du *kibbé* cru, elle t’attend chez nous.

— Ma belle-mère!

— C’était ta belle-mère et elle est devenue la mienne. Où est le problème?”

Le dialogue prenait un mauvais départ, Karim n’était pas venu pour voir la satisfaction de la vengeance se dessiner sur le visage de son frère cadet. Il ne savait pas pourquoi il était venu, mais il souhaitait entamer une nouvelle page de sa vie, c’était du moins ce qu’il voulait croire. Il avait dit à sa femme, en prenant en photo les deux fillettes pour s’habituer au nouvel appareil tout juste acquis, qu’il allait dévorer Beyrouth avec ses yeux, la prendre en photo, se faire pardonner et l’aimer de nouveau. Il avait lu dans son regard les mots qu’elle lui avait dits au début de leur relation : “Tu es un romantique et un sentimental.” Le sens des mots avait changé, dans ce passé lointain elle disait “romantique” et dans ses yeux rieurs flottait le désir. Désormais, le mot giclait, sec et amer.

Ils burent de l’arak et mangèrent du *kibbé* dans un silence dont seule la turbulence des enfants les sauva. Hind ne parla pas et sa mère semblait être une autre femme. Lorsqu’elle avait pris Karim dans ses bras à son arrivée, il avait remarqué le noir qui la couvrait des pieds à la tête, les épais bas nylon qui lui couvraient les genoux et les cuisses et lui donnaient l’air d’une veuve endeuillée.

Salma n’avait pas quitté le deuil depuis le décès de son époux après une attaque cérébrale. Il lui avait laissé une fille unique et un petit pécule amassé à Abou Dhabi du temps où il travaillait au projet de boisement. Mais à l’époque la belle

femme au teint laiteux avait transformé ses robes noires de manière à faire ressortir la blancheur de ses cuisses et de ses bras. Un an après la mort de son époux, elle avait quitté les bas noirs, mais pas les robes. Lorsque Karim l'avait rencontrée dans la pharmacie de son père pour la première fois, il était resté bouche bée devant tant de beauté et n'avait pas manqué de noter le sourire triomphant de Nasri Chammas qui se plaisait à afficher ses nouvelles conquêtes. Plus tard, en la rencontrant chez elle lors de sa première visite à Hind, il avait ressenti une légère palpitation dans tout le corps. La clarté de son regard qui dissimulait le désir tranchait avec le regard brisé de Hind, son corps menu, son teint brun repu de soleil.

Du sucre en poudre semblait recouvrir les cuisses de Salma qu'elle exhibait de la fente de sa courte robe noire. Karim était cependant resté convaincu que son père inventait ses histoires d'amour pour peupler sa solitude et combattre la vieillesse, jusqu'au jour où son frère avait réussi à ouvrir le tiroir où Nasri cachait les photos compromettantes. En les voyant, il avait été frappé par un étrange sentiment mêlé de chagrin et de dégoût.

Pourquoi nous moquons-nous des histoires d'amour alors que nous en vivons de semblables? L'amour ne doit pas se dévoiler aux autres, car on ne l'accepte que quand on en est le héros. Il avait ressenti du dégoût pour son père et de la peine pour lui-même.

Comment raconter, à qui raconter son histoire avec Ghazalé qui s'était conclue par un affreux scandale? Comment parler de ses sentiments contradictoires et de son cœur qui ballottait au gré du hasard?

Il se rappela les vers d'un poème ancien et sourit. Soudain la maison s'illumina avec le retour du courant. Il entendit le bourdonnement du frigo et se vit assis sur le canapé avec

un verre de whisky vide à la main, et il se trouva ridicule. Il remplit son verre et récita à haute voix :

*L'homme s'appelle homme parce qu'il est oublieux
Et le cœur n'est cœur que parce qu'il est capricieux.*

C'était l'électricité, il suffisait que l'électricité revienne pour que le cauchemar se dissipe. Karim décida d'aborder la vie comme une bonne blague, rien ne méritait la souffrance, car la vérité était équivoque. Il ressentit une tendresse soudaine pour son père, en imaginant sa mort au milieu du salon.

Il avait dit à Mona que les chagrins de la séparation n'avaient pas de sens, il avait baisé ses lèvres humides et s'était mis à rire en faisant l'amour avec elle pour la dernière fois. Il lui avait dit que la dernière fois devait être plus belle que la première, et lui avait rappelé comme elle était timide et effrayée, comme son corps était muet. Il avait dit que leur liaison ne devait pas finir dans le mutisme du début et lui avait fait l'amour avant qu'elle n'ait eu le temps de se sécher en sortant de la salle de bains.

Mona était arrivée à l'improviste. Il était sept heures du matin quand il avait ouvert la porte et l'avait vue, habillée d'un survêtement de sport trempé de sueur : "Je viens te dire adieu, car nous partons au Canada la semaine prochaine."

Karim était allé préparer du café à la cuisine. Il avait mis la cafetière sur le feu et avait entendu le bruit de la douche dans la salle de bains. Elle était réapparue, enveloppée dans une serviette blanche qui ne laissait voir que ses minces pieds blancs. Elle avait dit qu'elle était triste. Sans lui demander la cause de sa tristesse, il s'était approché d'elle en souriant et avait affirmé que le corps mouillé d'eau était la meilleure façon de se séparer.

Il alluma toutes les lampes de la maison, se rendit à la cuisine, prit une poignée de thym, en saupoudra une galette de pain et la dévora.

Le problème, c'est que j'ai beaucoup bu sans avoir rien mangé. C'est fini. Cette histoire est finie. Demain, en France, il n'y aura pas d'histoires, il ne faut pas qu'il y ait d'histoires.

Il s'allongea sur le canapé et se sentit somnoler. Il se secoua, fixa l'alarme de son réveil sur quatre heures et demie du matin avant de plonger dans le sommeil.

Karim Chammas s'impatientait dans la Mercedes noire qui le conduisait à l'aéroport pour prendre l'avion et rentrer à Montpellier. Soudain le ciel s'illumina, les détonations retentirent. Le chauffeur baissa la tête comme pour se protéger des tirs au mortier qui pleuvaient sur la route, puis la voiture fit demi-tour, Karim entendit le crissement des pneus et sentit que tout autour de lui se mettait à vibrer. Il ferma les yeux et se prépara à mourir. Il entendit le chauffeur vociférer qu'il retournait sur Beyrouth, il ouvrit les yeux et lui demanda de continuer jusqu'à l'aéroport. La voiture s'arrêta, la voix du chauffeur émergea du crissement des pneus : "C'est impossible! Si vous voulez poursuivre, monsieur, trouvez-vous une autre voiture. J'ai des enfants, moi, et je veux rentrer à la maison."

Karim eut l'impression d'être quelqu'un d'autre. Il mit pied à terre, se pencha sur le coffre de la voiture, prit sa valise et avança sur la large avenue poussiéreuse jonchée de débris. Il crut vivre la fin du monde.

Ainsi s'achevait son aventure beyrouthine, avec un bourdonnement dans les oreilles et la sensation de s'appuyer sur son ombre. En apercevant la façade détruite du bâtiment de l'aéroport, il regarda derrière lui et se mit à pleurer.